



Marges
Revue d'art contemporain

09 | 2009
Irresponsabilité de l'art

Éditorial

Jérôme Glicenstein



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/marges/532>
ISSN : 2416-8742

Éditeur

Presses universitaires de Vincennes

Édition imprimée

Date de publication : 15 novembre 2009
Pagination : 3-5
ISBN : 978-2-84292-253-5
ISSN : 1767-7114

Référence électronique

Jérôme Glicenstein, « Éditorial », *Marges* [En ligne], 09 | 2009, mis en ligne le 15 novembre 2010, consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/marges/532>

Editorial

La question de l'irresponsabilité de l'art se pose nécessairement à l'heure où l'idée d'engagement dans le champ social semble relever du vœu pieu pour nombre d'artistes contemporains. Est-il seulement possible aujourd'hui d'imaginer que des projets artistiques visent à une quelconque effectivité hors du monde de l'art ? Certaines des contributions que nous publions en font l'hypothèse, s'appuyant sur le constat de pratiques indissociables d'un engagement de fait de nombre d'artistes au sein de la société.

L'exemple le plus immédiat en ce sens est celui de la situation nord-irlandaise que nous expose Valérie Morisson. Ici, jusqu'à une période très récente, il n'a pu être question de désengagement : la violence omniprésente, l'injonction permanente à choisir son camp, incitant la majorité des artistes à se positionner dans le champ politique en une « urgence quotidienne » assurément très éloignée du tourisme planétaire des biennales d'art contemporain. Plus généralement – et dans un registre très différent – Aline Caillet en appelle pour sa part à une réévaluation de ce que pourrait être de nos jours la responsabilité artistique ; considérant que cette responsabilité ne touche pas simplement au contenu des démarches mais concerne tout autant ce qu'elles produisent, et notamment les relations suscitées au sein des communautés de spectateurs qui y sont confrontées. Une critique de la modernité artistique, suggère-t-elle, ne saurait se limiter à une critique de tel ou tel registre de formes, mais devrait affronter la revendication d'autonomie et de souveraineté du geste artistique en tant que tel, jusque dans ses apories. Le texte de Sébastien Biset complète ce postulat en y apportant quelques nuances. Questionnant les postures d'artistes ayant eu pour programme de proposer des relations aux spectateurs (notamment ce qui a été qualifié d'« esthétique relation-

nelle », « art contextuel » ou « micropolitique »), Biset s'interroge sur la prise en compte de la place du spectateur, à une époque où les ambitions artistiques devraient sans doute être révisées à la baisse et où il conviendrait plutôt de se préoccuper d'effectivité « locale ».

Céline Cadaureille refuse quant à elle de trancher sur cette question et aborde plutôt, au travers des exemples de David Nebreda, Maurizio Cattelan et des frères Chapman, le cas d'artistes ayant eu délibérément des postures qualifiées d'irresponsables. Ainsi qu'elle le remarque, des nuances mériteraient pourtant d'être apportées à ces jugements et le cas d'un Nebreda montre assez bien que les choses sont plus complexes que ce que l'on pourrait penser à première vue. Le texte co-écrit par les juristes Boris Khalvadjian et Armelle Fourlon constitue un contrepoint de cette position, en prenant appui sur l'analyse des impasses de certaines poursuites judiciaires menées à l'encontre de démarches artistiques contemporaines réputées transgressives.

Les textes suivants peuvent être lus comme des prises de distance par rapport aux mêmes questions. Pierre Taminiaux revient par exemple sur les expériences des avant-gardes historiques (Dada, Surréalisme, Fluxus) pour remarquer que l'engagement artistique a toujours été, en dépit de déclarations de circonstances, un engagement prioritairement esthétique. La liberté de l'artiste y était posée non pas comme preuve de désengagement, mais au contraire comme un véritable enjeu politique. Sylvie Servoise-Vicherat expose de son côté la manière dont la question de l'engagement a elle-même pu devenir à l'occasion un motif autant esthétique qu'éthique. Les romanciers contemporains auxquels elle s'attache (Olivier Rolin et Antoine Volodine) choisissent de revenir sur des engagements politiques passés par des jeux littéraires de mise en abyme qui ne sont pas étrangers aux questions abordées par Taminiaux.

Les derniers textes abordent la question de l'irresponsabilité sous un angle assez différent. Il ne s'agit plus de s'interroger sur le contenu ou la légitimité des démarches artistiques mais plutôt sur les moyens de leur formulation et de leur réception. Kalliopi Papadopoulos pose un

regard de sociologue sur un engagement artistique, qu'elle qualifie de « nécessité intérieure apprise ». Elle remarque notamment que les déterminants sociaux incitent à nuancer des formes d'engagements qui, bien qu'ayant des résonances dans le champ social, se différencient fortement de l'engagement d'autres acteurs. Les remarques de Sophie Le Coq, elle aussi sociologue, permettent de compléter cette position par la prise en compte des conditions selon lesquelles l'engagement se pense et se réalise. L'auteure note en effet que si la posture de l'artiste est attractive et suscite les vocations, c'est justement en raison d'une image généralement associée à une « figure sociale éthique ».

Deux comptes rendus assez longs, publiés en varia, font écho à la thématique de l'« irresponsabilité de l'art ». D'abord celui d'Audrey Leblanc, consacré à l'exposition polémique des photographies d'André Zucca à la Bibliothèque historique de la ville de Paris. Ensuite, celui de Géraldine Miquelot à propos de la Biennale de Lyon 2007, où l'auteure s'interroge sur la responsabilité (ou irresponsabilité) de commissaires d'exposition ayant choisi d'occuper le terrain, tout en feignant d'occuper une position de « retrait » face aux œuvres et aux artistes.

Jérôme Glicenstein
septembre 2009